

COGNAC

(eau-de-vie de raisin : Bénédictine, Brandy, fine, fine Champagne, Armagnac, pousse-café, Schnaps, tord-boyaux, trois étoiles)

Les étapes

1885

CYCLISME – Herbert-Osbaldeston Duncan (Grande-Bretagne) : notre entraîneur nous frictionnait avec du vieux cognac

Récit du champion de France bicycliste 1885 :

1. « A Wolverhampton, lorsque Bob Patrick était notre entraîneur, il avait soin, comme nous en parlons dans le chapitre suivant, de nous **frictionner avec du bon cognac** avant et après chaque série du handicap. Après avoir été battu dans une série, comme nous revenions au vestiaire ; nous avons demandé à notre entraîneur de nous frictionner : mais il avait été tellement vexé de notre défaite qu'il avait bu tout notre cognac, sans doute pour s'en consoler ; et il nous offrit de nous frictionner avec la bouteille en nous disant que ce n'était pas la peine de perdre du bon cognac pour en frotter un homme battu. » (p 66)

2. « Nous parlerons aussi de Bob Patrick, un ancien coureur professionnel de la même époque qu'Harry Leeming, qui habite Wolverhampton ; c'est lui qui nous a entraîné pour le championnat de 50 milles, lorsque nous avons battu Fred Wood.

Après ce championnat, Harry Leeming qui était très lié avec Bob Patrick a pris soin de nous, afin que nous arrivions à battre Howell, de retour d'Amérique. Il mit donc une pointe d'amour-propre et de vengeance à nous préparer à cette victoire sur laquelle il comptait beaucoup, après celle que nous venions de remporter sur Fred Wood, qui était alors le seul rival dangereux d'Howell.

Il vint avec nous à Wolverhampton où devait se courir le championnat du mille, et, avec son ami Patrick, il nous fit suivre le régime d'entraînement suivant : après nous avoir enfermés dans notre chambre, le soir à dix heures et en avoir mis la clé dans leur poche, suivant l'habitude des bons entraîneurs anglais, ils revenaient à huit heures du matin dans notre chambre. Ils nous réveillaient et **nous frictionnaient avec du vieux cognac** qu'ils nous soufflaient en pluie après en avoir rempli leur bouche ; lorsqu'ils avaient terminé leur friction au cognac avec la paume de la main, ils achevaient ce massage avec la serviette éponge. Une fois habillé ils nous faisaient descendre dans la salle à manger où nous attendait le déjeuner qu'ils avaient eu soin de commander avant de monter dans notre chambre. Ce repas se composait d'une côtelette de mouton bien cuite avec du thé et du pain grillé. Après avoir lu les journaux pendant une demi-heure, nous faisions une promenade d'une heure en nous dirigeant vers la piste où nous restions un instant assis, sans trop causer pour ne pas nous fatiguer la gorge et les poumons. Après cela, nous revenions à l'hôtel où nous prenions un deuxième repas composé de bœuf ou de mouton rôti, de filet de sole ou de poisson, sans légumes, avec du pain rassis et un verre de *old ale*, c'est-à-dire de bière vieille en pot : comme cette boisson n'est pas connue en France, nous conseillerons un verre de bon bordeaux rouge avec de l'eau ; pour terminer un custard, sorte de crème cuite semblable à celle qu'en France on mange en petits pots : le tout composait un repas très léger.

Après avoir lu les journaux, nos entraîneurs causaient devant nous de choses et d'autres pour ne pas permettre à notre esprit de se laisser absorber dans la préoccupation de la course à laquelle nous allions prendre part ; et qui avait une si grande importance aussi bien pour eux que pour nous. Vers trois heures, ou plutôt un peu avant l'heure à laquelle nous devions prendre part à notre épreuve dans le championnat du mille, nous nous dirigeions vers la piste ; Bob Patrick se chargeait lui-même de notre machine et Harry Leeming nous donnait des conseils au sujet de la tactique que nous devions suivre pour arriver à battre Howell. Arrivés au vestiaire, notre entraîneur **nous frictionnait soigneusement avec du cognac** ; ensuite nous allions sur la piste où Patrick nous attendait avec notre bicycle ; après avoir fait un tour pour voir si tout allait bien, nous nous mîmes en ligne. Ces soins nous ont parfaitement réussi, si l'on considère qu'après avoir gagné la semaine précédente le championnat des 50 milles (80 kilomètres) par 50 centimètres sur Fred Wood, après une lutte très dure, nous avons, les lundi, mardi et mercredi suivants, gagné toutes les séries préliminaires du championnat du mille, sans avoir été battu, si ce n'est, dans la série finale du mille, d'une demi longueur par Howell, qui s'était réservé spécialement pour cette épreuve et qui d'ailleurs n'a jamais

couru dans des courses de plus de 25 milles, et se faisait donc une spécialité des courses de vitesse. » (pp 72-75)

[Herbert Osbaldeston Duncan et Louis Suberbie.- L'entraînement à l'usage des vélocipédistes, coureurs et touristes .- Paris, éd. R. Dalvy, 1890 .- 200 p (pp 66 et 72-75)]

1887

BOXE - John L. Sullivan (USA) : une bouteille pour un long combat

Récit du pilote de F1 Stirling Moss : « Le véritable compétiteur ne voit pas de limites, il désire battre le monde entier. Si c'est un homme simple, comme John L. Sullivan, le légendaire boxeur poids lourds, il le dira. Sullivan avait l'habitude d'annoncer du ring, en combat loyal : « *Je me jetterai sur tout homme né d'une femme, sincèrement vôtre.* » Il s'handicapait lui-même en buvant de l'alcool. Au cours d'un long combat, Sullivan aurait vidé une **bouteille de cognac**. Il était très admiré. En 1887, la foule, qui essayait de s'approcher de lui, mit en miettes la voiture dans laquelle il se rendait à Haymarket. »

[Stirling Moss.- Mes bolides et moi (Collab. Ken W. Purdy) .- Paris, éd. Flammarion, 1964 - 235 p (p 110)]

1890

CYCLISME- Herbert-Osbaldeston Duncan (Grande-Bretagne) : « *On se sent d'autant plus épuisé que le réconfort a été plus fort* »

Conseils du champion de France bicycliste 1885 et fondateur du journal *Le Véloceman* : « Après la course : si comme cela arrive souvent, on doit recourir dans une autre épreuve, on se fera soigneusement essuyer par son entraîneur ou par un ami et on changera de maillot afin d'être bien sec. On pourra se frictionner aussi avec de l'alcool (non camphré) ou avec un liniment comme l'Hippacea®. Si l'on ressent le besoin de prendre quelque chose, le meilleur aliment sera un œuf frais battu dans une cuillerée à bouche **de cognac** ou de champagne et un peu d'eau : mais encore faut-il prendre ce fortifiant soit immédiatement avant la dernière épreuve de la journée, soit vers la fin de la course, si c'est une course de fond. Le motif de cette recommandation vient de ce que cet aliment agit immédiatement sur le système et produit tout d'un coup son effet sur l'individu. L'action instantanée du cognac et du champagne ravive et stimule les forces épuisées, mais cet effet revivifiant se continue pendant un très court instant, assurément moins d'une demi-heure, après quoi survient une réaction pendant laquelle on se sent d'autant plus épuisé que le réconfortant a été plus fort. Il arrive trop souvent que l'on essaie de remédier à cet épuisement en s'adressant de nouveau au stimulant, mais on s'aperçoit alors qu'à chaque répétition le bon effet diminue rapidement, tandis que l'épuisement qui en résulte augmente promptement. Il devient donc évident qu'il ne faut prendre qu'une seule dose de stimulant et cela pas plus d'un quart d'heure avant la fin de la journée.

Si l'on prend du champagne tout à fait vers la fin d'une course de fond, on devra n'en prendre que très peu et y ajouter un peu d'eau. Nous avons vu très souvent des buveurs abuser de ce breuvage, devenir gris et ne pouvoir même terminer le parcours. Si l'on se sent pris d'une soif ardente entre deux courses ou après la journée, la meilleure chose à faire est de ne pas boire, mais de se rincer longuement la bouche et surtout le fond de la gorge avec de l'eau fraîche, et non frappée, dans laquelle on aura mis un peu d'extrait ou de sirop de menthe : nous recommandons très chaudement ce système d'étancher une soif ardente causée par un travail actif à la chaleur et à la poussière. »

[Herbert Osbaldeston Duncan et Louis Suberbie.- L'entraînement à l'usage des vélocipédistes, coureurs et touristes .- Paris, éd. R. Dalvy et Cie, 1890 .- 200 p (pp 63-64)]

1891

CYCLISME - Charles Terront (France) : un petit verre de cognac

Témoignage de Charles Terront, premier vainqueur de Paris-Brest-Paris : « Quant à l'**alcool**, j'en use peu, mais je ne m'en prive cependant pas complètement. Tous les jours après déjeuner je prends un **petit verre de cognac**, parce que cela me fait plaisir ; mais je n'en prends jamais le soir, parce que cela me fait mal. Ma méthode, on le voit, est donc rationnelle surtout.

Pour les boissons, je prends du vin, mais à la condition qu'il soit bon. Un coureur qui ne pourrait se procurer du bon **vin**, ferait sagement, à mon sens, en ne buvant que du thé ou même de la bonne eau. **Je m'abstiens de bière** parce qu'elle alourdit, mais je prends quotidiennement du café, avec modérément de sucre. »

[Louis Baudry de Saunier et Charles Terront.- Les mémoires de Terront .- Paris, Prosport, 1980 .- 183 p (pp 174-175)]



Fine Champagne (cognac) - 1891

1899

CYCLISME - Constant Huret (France) : « *Stimulé par l'alcool* »

Témoignage du vainqueur de Bordeaux-Paris Constant Huret : « Pensant que Girardot allait freiner, je me dégageai vivement sur la droite. Hélas ! J'avais compté sans les rails du tramway ! Grâce à elle, nouvelle chute. Au contrôle où j'arrivai à pied, je trouvai M. Binon. Les larmes aux yeux, je lui dis : « *Croyez bien que ce n'est pas ma faute si je suis battu. Il y a des limites à la lutte contre l'adversité.* » J'étais couvert de sang, je n'avais plus figure humaine. Binon eut un geste de pitié, et c'est à ce moment que Pognon, mon entraîneur, fit une chose que je n'oublierai jamais.

Il me fit boire un bock ! **plein de fine champagne**. Je l'avalai d'un trait croyant que c'était de la bière ! Comme je lui reprochai d'avoir voulu me griser, je l'entendis dire à Binon : « *Je préfère le faire abandonner 10 kilomètres plus loin qu'ici.* » Et comme je m'apprêtais à repartir, Pognon me fixant dans les yeux me déclara : « *Tu es à 12 minutes de l'Allemand Josef Fischer, jamais tu n'as été si frais, tu as la course comme tu veux.* » Stimulé par l'alcool je repartis. C'était l'heure déprimante entre toutes, la pointe du petit jour. L'influence de l'alcool commençait à se faire sentir. Je marchais sans tenir mon guidon criant à René de Knyff : « *Ton tacot n'avance pas !* » Et dans une bordée d'invectives, je lançais à Pognon : « *Viens donc me le dire ici que je descendrai dans 10 kilomètres !* » Surexcité par la chaleur alcoolique, je rattrapai Fischer, le dépassai à Chatellerault et arrivai à Tours avec 44 minutes d'avance sur lui. Entre Tours et Blois, défaillance ; oh ! terrible défaillance ; le choc nerveux était passé, l'alcool précisait son influence néfaste. Alors je demandai à manger; je dévorai sans me rassasier et cette prise d'aliments convenant à mon extraordinaire tempérament me permit d'éviter le redoutable coup de massue de l'alcool. »

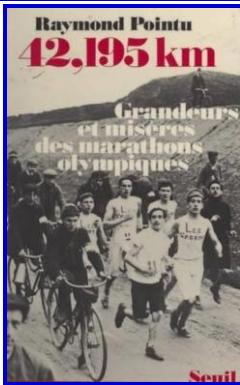
[La Vie au Grand Air, 1914, 17, n° 812, 11 avril, p 332]

1904

MARATHON - Thomas Hicks (USA) : une association qui tient la route

1. Récit du journaliste français Raymond Pointu : « Le vainqueur du marathon, l'Américain Thomas Hicks, est arrivé dans un état si lamentable qu'il fallut bien révéler qu'il avait été « stimulé » par ses accompagnateurs, lesquels lui avaient donné du sulfate de strychnine. Charles Lucas, son entraîneur, confirma la chose en aggravant son cas : « *A 7 miles (environ 11 kilomètres) du stade, Hicks fut victime d'une grave défaillance. Je décidai alors de lui injecter un milligramme de sulfate de strychnine et de lui faire boire une large rasade de cognac français. Il repartit tant bien que mal et il fallut avoir recours à une seconde injection à 4 miles (environ 6,5 kilomètres) du but, pour que Hicks reprenne un semblant de rythme de course et termine son parcours .* »

[Raymond Pointu.- Grandeurs et misères des marathons olympiques .- Paris, éd. du Seuil 1979 .- 187 p (p 51)]



“Quoique aidé Hicks s’imposa dans le marathon si particulier de St-Louis en 1904”

4 ans plus tard, en 1908, dans les mêmes circonstances, l’Italien Dorando Pietri lui aussi “bien soigné” sera disqualifié pour avoir été soutenu dans les derniers 400 mètres

Raymond Pointu – 42,195 km – *Grandeur et misères des marathons olympiques*, éd. du Seuil, 1979

2. Épilogue : Nul ne s’en indigna et si le rapport officiel mentionna le fait, ce fut pour en donner ce commentaire stupéfiant : « *Le marathon a démontré, du point de vue médical, que les drogues peuvent être très utiles aux athlètes en cours d'épreuve.* »

[Sport, 01.12.1971]

1913

ATHLÉTISME (sprint) – Andrew Black (USA) : champion de France grâce à quelques verres de fine (cognac)

Témoignage du journaliste Gabriel Hanot : « André Mourlon fut encore champion de Paris en 1913 et 1914. En 1913, il fut battu par l’Américain Andrew Black, du *Paris Université Club*, dans des circonstances qui méritent d’être relatées. Ce Black avait, le matin, été éliminé dans sa série et, avec neuf camarades du PUC, il avait remporté le Challenge Brennus, course de dix hommes sur 100 mètres réservée aux joueurs de rugby. Contents de leur victoire, les Pucistes s’en vont prendre un bon déjeuner à Colombes, sablent le champagne, avalent quelques verres de fine (cognac). L’après-midi, ils reviennent de fort bonne humeur au stade. Black court le repêchage, il le gagne ; il gagne le quart de finale, la demi-finale et il bat en finale Mourlon de 2 m 50. Stupéfaction générale non seulement du public et des concurrents mais aussi de Black qui ne réalisa plus en France la moindre performance. Le déjeuner bien arrosé avait servi de doping à Black et l’effet s’était produit à l’instant favorable. »

[Le Miroir des Sports, 1922, n° 101, 8 juin, p 362]

CYCLISME – Marcel Buysse (Belgique) : deux verres dans de l’eau

Le vainqueur de la plus longue étape du Tour de France (5^e ét. - Brest-La Rochelle : 470 km) témoigne de son ravitaillement sur le parcours : « Je terminerai en vous donnant des renseignements sur mon alimentation : je mange beaucoup sur la route et bois très peu. Je ne prends que du thé et deux verres de fine champagne dans de l’eau. »

[La Vie au Grand Air, 1913, n° 776, 02 août, p 629]

CYCLISME (Tour de France) - François Faber (Luxembourg) : redescend le Galibier à contresens

Texte de Ralph, collaborateur de l’hebdomadaire *La Pédale* : « C’est au Galibier en 1914 (NDLA : en réalité en 1913). François Faber a peut-être abusé du bidon de fine (cognac) ou de cherry. Il a grimpé ça avec une aisance relative derrière Philippe Thys, Henri Pélissier et Gustave Garrigou. Emile Engel le suit à quelques centaines de mètres. Près du sommet, catastrophe ! Voilà François qui se répand lourdement. Relevé, étourdi encore à moitié, le voilà qui se met à redescendre à l’envers, vers Grenoble au lieu de Genève. Il croise Emile Engel. Celui-ci hurle :

- Qu'est ce que tu fais François ?
- F... moi la paix, ballot !

Alors, héroïquement, Engel dut redescendre à son tour, rattraper François, risquer un direct massif, le persuader avant de le ramener à Genève avec deux heures de retard et une épaule à demi luxée. »

[La Pédale, 1925, n° 108, 25 octobre, pp 12-13]



Crédit photo : AFP

François Faber dit *Le Géant de Colombes*
Cycliste professionnel de 1906 à 1914, lauréat du Tour de France en 1909

TENNIS - Arthur Gore (Angleterre) : « Vit sur le champagne » mais évite whisky et cognac

Dans un livre de conseils sur le tennis, le français Max Decugis (n° 10 mondial en 1914), aborde les problèmes de la boisson pendant un match : « Que faut-il boire pendant un match ? Neuf cas sur dix, la réponse sera : rien du tout. Si cependant on en ressent la nécessité absolue, il faut avant tout éviter l'alcool comme le whisky ou **le cognac**; c'est énervant et ça trouble la vue. Le café ne vaut pas grand-chose non plus et agit trop sur les nerfs pour être recommandable. Beaucoup de joueurs se contentent de se rincer la bouche mais ça n'a rien d'élégant devant le public. Quand il fait très chaud, j'ai l'habitude de boire, de temps à autre, une gorgée de thé froid, assez faible et sans sucre. C'est très rafraîchissant pour la bouche, ça calme beaucoup les nerfs et ça éclaire le coup d'œil. Mais tout cela est une question de tempérament et chacun doit savoir ce qui lui convient le mieux. Il y en a qui ne boivent que du whisky, d'autres des tasses de thé chaud. Arthur Gore (1), dans les grandes occasions, vit sur le champagne. C'est une habitude à prendre et par conséquent, si l'on peut, qu'on évite de boire. »

(1) Arthur Gore : (1868-1928) : le meilleur anglais du début du siècle. Il remporte à trois reprises le tournoi de Wimbledon : 1901, 1908 et 1909. Et record de longévité, il joue encore le tournoi en 1927 (à près de 60 ans), quarante ans après sa première participation en 1888.

[Max Decugis.- Tennis .- Paris, éd. Lafitte, 1913 .- 375 p (p 84)]

1914

CYCLISME – Alcyon (équipe) : 5 litres de fine pour 6 coureurs

Nous avons relevé, en visitant des documents anciens, le détail de l'alimentation dans Bordeaux-Paris pour les six coursiers engagés par la marque *Alcyon*.

Tout d'abord, on s'aperçoit que l'hydratation prévue (alcool + caféine) est surtout destinée à stimuler le système nerveux central (SNC). Par exemple on comptabilise **5 litres de fine (cognac)**, 44 litres de café, 37 litres de thé et ½ bouteille... de champagne. Que dire de plus ! Avec autant de diurétiques (alcool, café, thé), ils devaient passer leur temps à vider leur vessie. (Dr JPDM)

TENNIS - Suzanne Lenglen (France) : des sucres imbibés de cognac dès l'âge de 14 ans

En finale des championnats de France, le 17 mai, Suzanne, qui a 14 ans, est battue par la championne olympique Marguerite Broquedis. Gianni Clerici, son biographe, raconte :

« Selon les récits de l'époque, Marguerite Broquedis devait cependant avoir perdu de son assurance à la fin du premier set. Sur ses services « à la Decugis », Suzanne était arrivée à renvoyer des balles longues et régulières, la clouant au fond du court et lui faisant perdre la maîtrise de son célèbre coup droit. Au début du second set, Marguerite mena. Suzanne courait sans cesse et Charles (son père) lui donnait **des sucres imbibés de cognac**. Mais elle ne put renverser la situation. « Je fus surprise de la voir se fatiguer si vite. Mon frère Eugène l'avait vue s'entraîner à Compiègne et m'avait raconté que son maniaque de père lui faisait monter vingt-cinq fois de suite à la course l'escalier du moulin. Si après cela elle n'était pas essoufflée, elle avait droit à une minute de saut à la corde. Si elle était fatiguée, à deux ! Sa santé était déjà minée et je ne sais pas si son père se rendait compte qu'il risquait de la tuer. »

Marguerite n'était pas la seule à penser que Monsieur Lenglen était un dangereux fanatique : la médecine sportive et la physiologie étaient alors quasiment inconnues, et l'application à une jeune fille de leurs principes suspects ne pouvait qu'entraîner la réprobation. »
[Gianni Clerici.- Suzanne Lenglen : la diva du tennis .- Paris, éd. Rochevignes, 1984 .- 255 p (p 37)]



Illustration Jacques Demachy – *Marie Claire*, 1962, n° 91, mai, p 101
Suzanne Lenglen, *La Divine*

Remporte 6 fois Wimbledon et 6 fois Roland-Garros en simple entre 1919 et 1926

1919

CYCLISME - Nicolas Frantz (France) : « Erreur ou plaisanterie... »

Récit du journaliste Raymond Huttier : « Le dernier dimanche du mois d'août 1919 se disputait la plus importante épreuve de l'année, baptisée Grand Prix François Faber et ouverte à toutes les catégories, sauf les professionnels. C'était une sorte de Tour du Luxembourg de 120 kilomètres environ, et de nombreux coureurs belges de valeur s'étaient engagés : Adelin Benoît, August Mortelmans, Nissen, André Casterman, Aimé Baudoux, etc, etc.

Pour la première fois, le jeune « Nik » allait affronter une longue distance et se frotter à des routiers aguerris. Son émotion, on le pense bien, était fort grande, mais sa confiance ne l'était pas moins. Seulement, le sort lui joua, pendant la course, un tour pendable. Par une regrettable erreur (à moins que ce ne fût une bonne plaisanterie), on lui passa, au contrôle de ravitaillement, non pas le bidon d'eau claire qu'il réclamait, mais une mixture affreuse où le **cognac** entrait pour une très large part. « Nik » qui avait grand soif, vida le bidon d'un trait et comme son estomac n'était pas habitué à un pareil traitement, voilà notre champion en herbe ivre comme une troupe entière de Polonais !... Il arriva au but dans un bien triste état, mais trouva quand même le moyen de se classer neuvième de la course et premier des amateurs. »

[Raymond Huttier.- Nicolas Frantz .- Paris, éd. Le Miroir des Sports, 1929 .- 32 p (p 13)]

TENNIS - Suzanne Lenglen (France) : accède à la finale de Wimbledon grâce à un demi-verre de cognac

1. Récit du journaliste Gianni Clerici, son biographe : « Le 1^{er} juillet, jour de la demi-finale contre l'Américaine Elisabeth Ryan, Suzanne jouait à nouveau sur le Centre Court, qu'elle adorait. Il était rempli bien au-delà des normes de sécurité. Pour la première fois, elle affrontait une femme encore jeune qui servait par en dessus, montait au filet et était avantagée par l'herbe. Le match débuta comme tous les précédents : Suzanne monta à 3-0, gagna le premier set 6-4 et arriva au second à 5-2, 15-40, service à la californienne. Voulant terminer en beauté, elle attaqua sur la seconde balle de service d'Elisabeth, et se trouva passée. Une amortie fit remonter ensuite Elisabeth à 40 partout. Suzanne, anéantie, cherchait vainement que faire dans les yeux de Charles. C'était la surprise totale. Dans l'excitation générale, Elisabeth Ryan, faisant le forcing, réussit à égaliser à 5 jeux partout. L'atmosphère était chargée d'électricité, d'autant que des nuages s'accumulaient au-dessus du terrain. A 30 partout, le jeu fut interrompu par la pluie. 22 jeunes gens déroulèrent sur le sacro-saint gazon, le tarpaulin, un énorme tapis de caoutchouc.

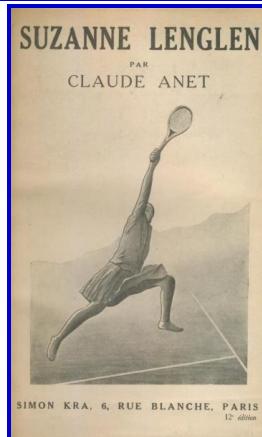
« *L'orage est arrivé juste à temps* », devait écrire le journaliste du *Times*, qui précisait avec diplomatie : « *Dire que Mademoiselle Lenglen était sur le point de perdre serait pure calomnie; une défaite de Miss Ryan serait par contre apparue comme un outrage à l'effort humain.* » Il ajoutait : « *Lorsque le match reprit, la tension était tombée.* ». On peut en douter. Suzanne s'était reposée, son père l'avait copieusement sermonnée et **elle avait avalé un demi-verre de cognac**. Elle gagna 4 points consécutifs, perdit une balle de match et l'emporta finalement sur une double faute d'Elisabeth. »

[Gianni Clerici .- Suzanne Lenglen : la diva du tennis .- Paris, éd. Rochevignes, 1984.- 255 p (p 60)]

2. Remporte son premier Wimbledon grâce au cognac

La Française sortie victorieuse des qualifications se retrouve en finale contre l'Anglaise Dorothea Lambert-Chambers âgée de 41 ans et sept fois lauréate de Wimbledon. Récit de Claude Anet, romancier, auteur dramatique et champion de France de tennis : « Dès le début de la seconde manche, la fatigue se fait sentir, chez Suzanne plus que chez Mrs. Dorothea Lambert-Chambers. Celle-ci gagne le premier jeu, perd le second, mais prend successivement le troisième, le quatrième et le cinquième. » *3 jeux à 1, Mrs. Lambert-Chambers mène.* » Cependant Suzanne qui paraît essoufflée a fait un signe à ses parents dans la tribune. Un petit flacon en argent tombe à ses pieds à l'arrière de la cour. Une chroniqueur anonyme écrit : « *On m'assure que ce flacon contenait du sucre fondu.* » Rétablissons la vérité. **Ce flacon était plein de vieux cognac** mêlé, par égales parties, d'eau. Charles Lenglen qui, à l'entraînement, prive sa fille d'alcool et même de vin n'hésite pas à lui donner en pleine bataille un peu de cognac. Il prend aussi un grand risque. J'ai vu des athlètes comme le Néo-zélandais Anthony Wilding, dans la fatigue de la lutte, n'oser presser sur leurs lèvres altérées qu'un peu de citron. (...) Mais M. Lenglen a éprouvé l'effet salutaire sur sa fille d'un peu d'alcool. A fatigue exceptionnelle, remède approprié. Le fait est que les spectateurs, étonnés, voient Suzanne reprendre un jeu brillant et assuré. »

[Claude Anet. - Suzanne Lenglen. - Paris, éd. Simon Kra, 1927. - 198 p (pp 72-74)]

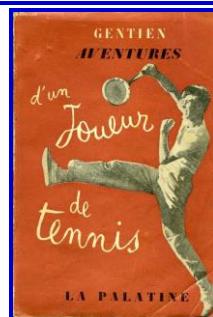


Claude Anet – “Suzanne Lenglen”, éd. Simon Kra, 1927

3. Récit d'Antoine Gentien, ancien joueur et journaliste : « Pour son premier tournoi de Wimbledon, la jeune française Suzanne Lenglen se retrouve en finale contre la tenante du titre Mrs. Lambert-Chambers : « ... le match est disputé avec acharnement ; Suzanne gagne le 1er set 10/8 mais perd le second. La fatigue commence à se faire sentir. Pourra-t-elle maintenir son jeu d'attaque dans la 3e manche ? Les deux championnes se suivent pas à pas, l'une prenant l'avantage pour le reprendre aussitôt ; chaque point est disputé âprement au milieu d'un silence religieux. (...) Ce public, le plus sportif du monde, est plein d'admiration pour la petite française qui, malgré sa fatigue, continue à montrer tant d'audace... Visiblement, elle est épuisée. L'arbitre annonce cinq jeux partout ; Mrs. Lambert-Chambers gagne le 11^e jeu après plusieurs deuces ; **Suzanne Lenglen fait un signe à ses parents ; un petit flacon en argent tombe à ses pieds à l'arrière du court; elle trempe ses lèvres dans le cognac.** »

[Ndla : Finalement, Suzanne remporte le 3^e set et le match.]

[Antoine Gentien. - Aventures d'un joueur de tennis. - Paris, éd. La Palatine, 1953. - 260 p (p 45)]



Antoine Gentien - Aventures d'un joueur de tennis, éd. La Palatine, 1953

4. Récit du journaliste Gianni Clerici : « Après avoir remporté difficilement le premier set 10-8, Suzanne commence à manifester des signes de fatigue : « Bien qu'entraînée par des partenaires masculins, et malgré le saut à la corde, la gymnastique et les exercices respiratoires, Suzanne demeurait plus une sprinter qu'une

spécialiste du marathon. Elle essaya de se ménager et de raccourcir la durée des échanges : sans résultat. A 1-4, on la vit s'approcher de la tribune pour réclamer du cognac à Charles. La petite flasque d'argent atterrit sur l'herbe. Le public se taisait, mi-fasciné, mi-scandalisé : non seulement cette fille montrait ses bras, son décolleté et laissait même entrevoir ses cuisses lors de ses sauts les plus audacieux, mais voilà que devant la reine, elle osait boire de l'alcool ! Grâce à cette petite flambée elle revint à 4 partout, puis, jambes coupées, elle dut abandonner le set à cette irréductible virago acharnée à frapper et à travailler sans relâche ses balles.

Suzanne réclama à nouveau du cognac et se reposa au changement de camp sur la chaise d'un juge de ligne. Elle jouait désormais comme une automate car la fatigue, loin de les entraver, libérait ses réflexes. Elle réussit à mener 3-1, mais, après 12 points très durs qui la hissèrent à 4-1, elle se mit à frissonner : jusqu'à quand cette terrible femme allait-elle résister, refuser de s'avouer vaincue. Pleine de fureur, Dorothea Lambert-Chambers renvoyait frénétiquement des balles croisées, et plus la situation devenait difficile, plus elle prenait de risques. Du coup, elle remontait. Ce n'était plus seulement du tennis. Des forces subtiles entraient en jeu et Suzanne paraissait paralysée comme Blanche Neige devant sa marâtre. (...) Finalement, la française remporta le match sur le score serré de 10-8, 4-6, 9-7. »

[Gianni Cleric.- Suzanne Lenglen : la diva du tennis .- Paris, éd. Rochevignes, 1984 .- 255 p (pp 67-68)]

1920

CYCLISME - Louis Mottiat (Belgique) : disqualifié pour deux bidons de cognac

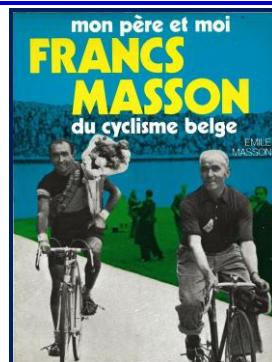
Récit d'Emile Masson junior et témoignage de Louis Mottiat : « La « charge » se transportait dans les grands bidons. Il était courant, en effet, que pour se « remonter », les coureurs boivent du cognac, du cherry, du cordial ou du champagne, ces alcools étant parfois additionnés de sirop de groseille, de sucre ou, en saison, de fraises écrasées.

Ce furent précisément **deux bidons de cognac** qui provoquèrent la disqualification de Louis Mottiat quand il remporta Paris-Bruxelles en 1920. Louis Mottiat qui fut sûrement l'un des meilleurs coureurs de son époque puisqu'il inscrivit pratiquement toutes les classiques françaises et belges à son palmarès. Au terme du Paris-Bruxelles en question, il se présenta à l'arrivée en compagnie de Henri Pélissier, un autre grand champion. Au sprint, dans le dernier virage, Mottiat tira Pélissier par le maillot. Les officiels prirent la décision que l'on sait, Mottiat la contesta et expliqua maintes fois à son ami Emile :

- Tu le sais aussi bien que moi. A l'occasion de Paris-Bruxelles, nombreux sont les jeunes coureurs qui viennent sur le parcours pour nous accompagner durant quelques kilomètres. Ayant l'intention de leur faire boire une bonne lampée, j'avais précisé que je voulais deux bidons de cognac au dernier contrôle de ravitaillement. Il en fut ainsi. Un seul hic ! Je n'avais pas prévu que la pluie empêcherait les petits copains d'être au rendez-vous. Comme j'avais soif, je bus un petit coup maintenant, un autre petit coup un peu plus tard. Finalement, les deux bidons y passèrent. Mais, entre-temps, la décision était tombée et je me retrouvais en tête avec Pélissier. A proximité du but, pour me remonter le moral, il me proposa un pari. Une bouteille de champagne payée par le vaincu. Je connaissais la musique. C'était cousu de fil blanc. Je lui offris de doubler l'enjeu. Il refusa et on s'en tint à une bouteille. Sur la piste, il emmena le sprint. Dans la ligne droite opposée à celle de l'arrivée, je vins à sa hauteur. Et, tandis que je le débordais dans le dernier virage, je lui dis en lui tapant sur l'épaule : « *Tu vois que je te battrai et que tu paieras le champagne.* » Les officiels ont cru que je l'avais tiré par le maillot. Ils se sont trompés. J'avais gagné régulièrement.

Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non. Une chose est certaine. Les deux bidons de cognac ne furent sûrement pas étrangers à cet incident ni à la relation qu'en fit son auteur. »

[Emile Masson Jr.- Mon père et moi, Francs Masson du cyclisme belge .- Bruxelles (BEL), éd. Arts et Voyages, 1973 .- 105 p (pp 39-40)]



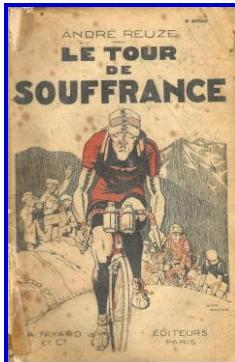
Emile Masson Jr.- *Mon père et moi, Francs Masson du cyclisme belge*,
éd. Arts et Voyages, 1973

1921

CYCLISME – Francis Pélissier (France) : avale plus d'un litre

Récit du romancier-scénariste André Reuze : « Pour lutter contre le froid, il leur faut manger beaucoup et boire chaud, mais le café des bidons est vite tiède. Alors, ils tapent dans l'alcool. Une année, Paris-Tours s'est couru sous la neige. Le vainqueur [NDLA : Francis Pélissier] m'a confié, après, qu'il avait avalé plus d'un litre de cognac, sans s'enivrer. Je carburais, disait-il. Par beau temps et en promenade, la même dose l'eût conduit dans un fossé. »

[André Reuze .- Le Tour de souffrance .- Paris, éd. Fayard, 1925 .- 252 p (p 216)]



André Reuze - *Le Tour de souffrance* - éd. Fayard, 1925

1922

ALPINISME – Comité du Mont Everest : au même titre que l'oxygène, une gorgée de cognac pour grimper “ce n'est pas digne d'un alpiniste”

On est en 1922, les alpinistes britanniques, lors d'une deuxième tentative, s'apprêtent à gravir l'Everest. Le Comité du Mont Everest se réunit pour analyser la pertinence d'utiliser des adjuvants ergogéniques (oxygène, cognac, cola...). Finalement, le Comité les autorise à ceux qui ouvrent la voie mais non à la cordée d'assaut.

Texte de la journaliste Michelin Morin : « Le Comité du Mont Everest discute longuement sur l'opportunité de pourvoir la nouvelle expédition d'appareils à oxygène. Les purs s'échauffent au nom de l'esprit sportif « Il n'est pas digne d'un alpiniste d'avoir recours à un stimulant pour atteindre le sommet d'une montagne ! » disent-ils. Dans ce cas doit-on aussi condamner le grimpeur qui, au cours d'une ascension, boit une gorgée de cognac ou croque une pastille de cola pour se donner des forces ? On argumente de part et d'autre avec passion. A la fin le Comité décide d'autoriser l'emploi de l'oxygène pour permettre d'ouvrir plus facilement la route que suivra ensuite la cordée d'assaut, le visage honnêtement découvert. »

[Micheline Morin. – Everest, du premier assaut à la victoire. – Paris, éd. Arthaud, 1953. – 201 p (pp 46-47)]

COMMENTAIRES JPDM – Peut-on croire une seconde que la cordée d'assaut n'a pas été soumise au même protocole que les autres grimpeurs qui ont ouvert la voie jusqu'au dernier camp ?

CYCLISME – Grignon (France) : rond comme une queue de pelle

Témoignage d'André Leducq, double vainqueur du Tour de France (1930-1932) : « Une course m'a fait plaisir, le Prix Carlier-Roberge. Je voulais me distinguer parce qu'elle était organisée par un client de mon père, et vous constaterez que j'avais déjà des préoccupations de « promotion extra-sportive », comme on dit aujourd'hui. Je me classai troisième et je reçus une paire de roues. Le vainqueur, Grignon, établi plus tard épicier rue Saint-Ferdinand, devait s'illustrer à sa façon dans un Paris-Rouen. Parti avec un bidon rempli de fine à son insu, il est arrivé rond comme une queue de pelle, tard après le premier, mais tout hilare ! »

[André Leducq .- Une fleur au guidon (avec la collaboration de Roger Bastide) .- Paris, éd. Presses de la Cité, 1978 .- 279 p (p 47)]

CYCLISME – Charles Pélissier (France) : un coup de fouet

Témoignage du troisième Pélissier : « Ce fut le Grand Prix de clôture, fin novembre 1922.

12 partants sur 80 engagés. Et pour cause, il neigeait et un méchant froid parisien vous obligeait à vous souffler sur les doigts en sautillant sur place. Des conditions atmosphériques dignes d'Eugène Christophe, le "Vieux Gaulois" de légende et il était bien présent au départ, en effet, prodiguant ses conseils au même Charles, le petit frère de ses amis Henri et Francis. Nous devions effectuer le parcours Croix-de-Berny – Dourdan et retour par les côtes de la vallée de Chevreuse. Je m'échappe avec un dénommé Gaudet, de Suresnes, et je m'empresse de le lâcher. Ce n'était pas très malin. Je devais lutter seul contre un fort vent debout, glacial, effrayant. Je ne savais plus très bien si je devais persévéérer quand une voiture Amilcar est apparue, mon grand frère Henri au volant ; son ami Armand Lemée, un coureur pro à son côté. Alors là, plus question de se relever. Henri a bien vite compris que les encouragements de la voix ne suffisaient plus. Mine de rien, après avoir scruté l'horizon, il m'a tendu un bidon enveloppé dans un maillot de laine. **La fine, mêlée d'eau sucrée bouillante, m'a donné un coup de fouet.** Passager, hélas. Gaudet m'a rejoint. S'est présentée la descente des Lapins avec, dans le bas, un passage à niveau. Je ne sentais plus mes doigts, je pleurais de froid, malgré toute ma volonté. Je n'ai plus eu la force de freiner, je sis allé tout droit dans la barrière... Henri ne m'a pas fait de reproche. Et même, il n'était pas mécontent du tout. Je commençais à éprouver ce que c'est que le métier. »

[Roger Bastide et André Leducq.- La légende des Pélissier .. Paris, éd. Presses de la Cité, 1981 .. 327 p] (pp 134-135)]

CYCLISME - Jean Alavoine (France) : un peu de cognac quand le froid vous saisit trop

Témoignage de Jean Alavoine, champion cycliste : « Dans les étapes de montagne courues par la pluie, les descentes sont horriblement dures à cause du froid : on fonce en roue libre à 60 à l'heure, sans faire un mouvement, l'œil aux aguets, car d'un côté c'est le rocher, de l'autre le précipice, et on peut à peine actionner les freins, tant les mains et les pieds sont engourdis. Aussi pour ces étapes faut-il emporter **un peu de cognac** qu'on prend par petites gorgées quand le froid vous saisit trop. Si ce froid provoque des coliques, frictionnez-vous avec cet alcool qui donne une réaction momentanée. Mais ne prenez jamais de cognac pour une arrivée, sauf s'il fait vraiment trop froid. Ce doit être une précaution et non un stimulant. »

[Jean Alavoine.- Le dosage de l'effort dans le Tour de France .- Très Sport, 1922, n° 5, 1^{er} septembre, pp 13-14]



Jean Alavoine (France)

Cycliste professionnel de 1908 à 1914 et de 1919 à 1925.

19 participations et 4 podiums au Tour de France (2^e en 1919 et 1922, 3^e en 1909 et 1914)

TENNIS - Jean Borotra (France) : « le petit coup »

Récit du journaliste et ancien joueur de l'équipe d'Italie, Gianni Clerici (Tournoi de Cannes) : « Le ciel ne s'éclaircit que le samedi après-midi. Jean Borotra entraîna Suzanne Lenglen, Henri Cochet et quelques amis sur les terrains détrempés de Beau Site. Les premiers adversaires de Borotra et de Cochet, l'anglo-indien D.L. Morgan et le suisse Charles Aeschlimann, n'imaginaient pas qu'il fût possible de jouer dans de telles conditions et demeuraient introuvables. Borotra proposa alors à Cochet de chercher un terrain pour y disputer ensemble une finale anticipée du simple messieurs. Le vainqueur se serait retiré au moment de la véritable finale, où ils allaient immanquablement se retrouver. Cochet accepta et tous deux se rendirent au Cannes Lawn Tennis Club. Ce terrain peu connu, gorgé d'eau, accueillit donc le grand duel qui devait se répéter devant les spectateurs de Wimbledon lors des finales de 1927 et 1929. Borotra l'emporta et insista pour fêter la victoire jusqu'aux petites heures du matin. Le dimanche, à peine arrivé à Beau Site, Jean eut la surprise de trouver Cochet mené par Morgan. Il lui demanda à voix basse si c'était une blague. Cochet secoua tristement ses boucles : il faisait de son mieux mais ce maudit Morgan ne commettait aucune erreur.



Jean Borotra (France)

Tennisman à la longévité exceptionnelle.

Entre 1927 et 1932 a remporté avec l'équipe de France, à 6 reprises, la Coupe Davis

Jean commença son propre match contre Aeschlimann et vit arriver vers la fin du premier set, un Cochet partagé entre le désespoir et le fou rire : il avait perdu et leur finale avant la lettre s'avérait donc inutile ! Borotra, pendant un instant, pensa qu'il ferait mieux de perdre devant Aeschlimann. N'était-ce pas la seule solution possible pour oublier le match de la veille ?

Mais l'histoire de la finale anticipée s'était répandue : Suzanne et Cosette l'avait racontée partout. S'il voulait éviter de se ridiculiser, il devait se battre. Il termina son match à une heure. A deux heures, il entama la finale contre Morgan. Au cinquième set il était sur les genoux. **Monsieur Charles dut lui venir en aide en lui servant un verre de cognac.** Habituellement sobre, Borotra sortit du terrain vainqueur, mais titubant : on dut le porter dans le train pour Paris. »

[Gianni Clerici.- Suzanne Lenglen : la diva du tennis .- Paris, éd. Rochevignes, 1984.- 255 p (p 117)]

1926

NATATION – Géo Michel (France) : 15 sucres au cognac pour ... une Manche

Récit du speaker du Vel' d'Hiv' Georges Berretrot : « Après onze tentatives, le Français Geo Michel améliore le record de la traversée de la Manche, le 9 septembre 1926, en 11 h 5 mn. Michel nagea régulièrement et ne s'alimenta qu'à l'aide de **morceaux de sucre trempés dans du cognac**. Il en mangea une quinzaine en tout (p 189). A l'arrivée de cette traversée victorieuse, en contrôlant son poids, ce gros bonhomme tout en graisse, à la figure de « bébé cadum » bien nourri, qui exerçait la profession de boulanger, avait maigri de 5 kilos (p 190). »

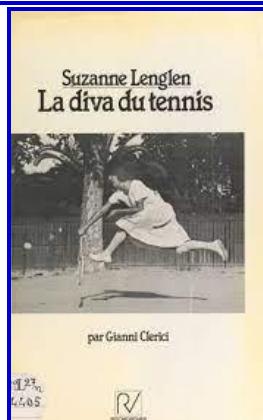
[Georges Berretrot.- Minuit l'heure des primes .- Paris, éd. Fournier-Valdès, 1950 .- 371 p (pp 189-190)]

TENNIS - Suzanne Lenglen (France) : du cognac pour remporter le match du siècle

Le 17 février, elle rencontre à Cannes, devant des tribunes pleines à craquer, la jeune et talentueuse américaine Helen Wills. Pendant le premier set, gagné 6-3, la française contrôle le jeu. Récit du journaliste et ancien joueur international, Gianni Clerici : « En changeant de côté, **Suzanne but sa première gorgée de cognac**. Helen, résolument sobre, la regardait. Suzanne se redressa se tenant le côté, puis la tête. « *On voyait bien qu'elle n'était pas elle-même* » se rappelle Giorgio de Stefani. « *Elle essayait de sourire mais cela ressemblait à du mauvais théâtre* ». Comme tous les joueurs de son gabarit, Helen démarrait lentement. Le début du second set souleva l'enthousiasme de ses admirateurs, accusant les traits déjà défaits de Suzanne. Helen ne rata pas une seule balle de service, monta au filet, comprit que Suzanne ne s'attendait à recevoir que des revers croisés et la surprit par une balle le long de la ligne. Furieuse, Suzanne s'en prit aux spectateurs qui faisaient trop de bruit. Elle eut du mal à remporter son service et à égaliser à 1 partout. Agressive, Helen se tenait désormais sur la ligne de fond, et pénétrait à l'intérieur du terrain pour asséner ses coups droits ; Suzanne était condamnée à la défensive. Elle n'avait pas suffisamment de force pour contrer ces coups droits puissants, ni de temps pour casser le rythme, ralentir et respirer. Imperturbable, Helen montait régulièrement conclure au filet. A 3-1, sentant qu'Helen se détachait, Suzanne se concentra désespérément. Au moment où l'américaine reprenait son souffle, elle allongea ses coups et fit à son tour un break avant d'égaliser.

Le septième jeu fut épuisant. Suzanne eut deux balles de jeu à 15-40, puis un avantage. Helen finit pourtant par lui arracher ce jeu, le plus long du match, pour mener 4-3. Suzanne n'était pas habituée à manquer de telles occasions. **Elle avala à nouveau une gorgée de cognac** et retourna contre le public l'agacement que lui inspirait son idiote de mère. "Il me semblait impossible qu'elle puisse perdre même un seul set, raconte

Diddie. Mais avec les autres joueurs, nous nous rendions bien compte que si elle perdait ce set-là, elle n'aurait plus assez de forces pour tenir les suivants (...).



Gianni Clerici - Suzanne Lenglen : la diva du tennis, éd. Rochevignes, 1984

Les spectateurs devenaient fous. Plus extravertis que les anglais et plus compétents que les français, les américains manifestaient par leur enthousiasme que la jeune Helen, si fraîche et si droite, avait surmonté l'épreuve du feu. Pour décrire l'état de Suzanne à ce moment-là, Marcel Daninos évoqua « *une sorte d'instinct qui s'agitait sous le soleil* ». Les yeux écarquillés, comme un médium en transes, elle réussit en effet à retrouver ses automatismes, et son inégalable maestria. Alors que tous, même ses plus fidèles amis, pensaient qu'elle était perdue, elle annula merveilleusement deux balles de 6 à 7 au treizième jeu. Les yeux vides, elle passa devant le siège de l'arbitre pour changer de côté et, point par point, elle en arriva à sa troisième balle de match. Elle la gâcha par une double faute, mais la quatrième, enfin, fut la bonne. »
[Gianni Clerici .- Suzanne Lenglen : la diva du tennis .- Paris, éd. Rochevignes, 1984.- 255 p (pp 177-182)]

TENNIS - Suzanne Lenglen (France) : un double... dames au cognac

Récit du journaliste et international de tennis, Gianni Clerici : « L'élégance de Suzanne et Diddie Vlasto était telle qu'à leur entrée sur le terrain elles éclipsèrent les deux américaines Elizabeth Ryan et Mary Browne qui, du coup, paraissaient mal fagotées et peu féminines. La diva portait un manteau jaune clair et un gilet jaune canari, tout comme sa longue écharpe et son turban, relevé d'une rose rouge. Diddie était tout en rose, avec une pivoine jaune, et tenait à la main une petite fiole d'armagnac argentée comme celle de Suzanne. L'accueil réservé aux joueuses fut froid -presque aussi froid que cette journée hivernale. On comprit vite qui était visé : au premier point, une volée réussie d'Elisabeth Ryan face à Suzanne déclencha une ovation.



Diddie Vlasto, coéquipière de Suzanne Lenglen qui carburait - elle - à l'armagnac
Championne de France en simple Dames à Roland-Garros en 1924. La même année, elle atteint la finale aux Jeux olympiques de Paris. Associée à Suzanne Lenglen, elle gagne Roland-Garros en 1925 et 1926

Le ciel était blême, se souvient Diddie. Nous jouâmes jusqu'à 3-1, Mary Browne ne touchant pas une seule balle. Il pleuvait. Larcombe entra alors sur le terrain pour demander à Suzanne si elle ne voulait pas interrompre le match. Suzanne secoua négativement la tête. Tandis qu'Elisabeth gagnait son service, de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber. Ce fut le début d'un véritable orage de cinéma. On ne distinguait plus l'autre côté du court. Les joueuses se réfugièrent dans les vestiaires, pendant que l'on étendait une toile imperméable pour protéger le gazon. Le jeu reprit après environ une demi-heure. Mary K. Browne, très nerveuse, donna quasiment le set aux deux françaises. « *Au début du second set, Mary se reprit*, raconte Diddie, et, avec Elisabeth, elles tinrent le filet. Je jouais au fond du court et les américaines

concentrèrent tous leurs tirs sur moi. J'essayais de les déborder par des coups droits. Suzanne me poussait à tenter des lobs. Mais si j'avais suivi son conseil, elle aurait dû, à chaque fois, me rejoindre sur la ligne de fond ; c'était beaucoup trop fatigant pour elle. Je continuais donc à jouer des passing-shots et je fis beaucoup d'erreurs. »

Après un bon début, Suzanne avait perdu son service aux premier et cinquième jeux du second set. Malgré une Elisabeth déchaînée au filet, les françaises sauveront deux balles de 1-5.



Suzanne Lenglen, une fréquence et une amplitude gestuelles de haut niveau

« *Suzanne commença à boire du cognac aux changements de camps. Nous arrivâmes à égaliser à quatre partout mais elle perdit de nouveau son service, sans qu'elle ait quoi que ce soit à se reprocher d'ailleurs. A 5-4, Mary et Elisabeth eurent une balle de set, que Suzanne annula. Alors que les californiennes continuaient à mener, Suzanne pour la première fois de sa vie, rata carrément un smash. Dans un réflexe de chatte, elle réussit à se retourner et à reprendre la balle en revers* ». Au treizième jeu, Suzanne gagna finalement son service. Au jeu suivant, le service était à Mary K. Browne. Les françaises bénéficièrent de trois balles de match. Sur la première, Suzanne, à 30-40, mit dehors de très peu sa volée. Diddie gâcha les deux autres en ratant deux coups droits. Aujourd'hui encore, elle en est plus que désolée : « *Si j'avais réussi une de ces balles, tout aurait été différent pour Suzanne.* » Les américaines, ces mauvais moments passés, reprirent le filet. Suzanne, désormais, était trop fatiguée pour intercepter leurs coups et Diddie était isolée dans l'angle droit. Après avoir perdu le deuxième set, 9-7, elles perdirent 6-2 le troisième. »

[Gianni Clerici.- Suzanne Lenglen : la diva du tennis .- Paris, éd. Rochevignes, 1984.- 255 p (pp 208-209)]

1927-1934

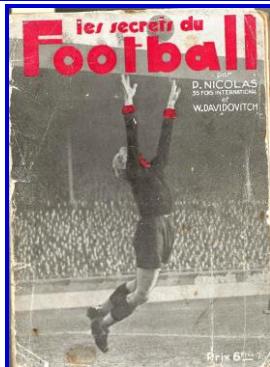
FOOTBALL – Paul Nicolas (France) : rond comme un ... Polonais

Anecdote rapportée par l'attaquant du *Red Star* : « Mon match le plus moche ? Là aussi je puis hésiter, car j'ai bien sur la conscience un certain nombre de parties qui ne furent pas précisément de derrière les fagots. Mais je crois pouvoir, sans trop d'injustice, décerner la palme à certaine exhibition que je fis en Coupe de France au cours d'un match des huitièmes de finale qui opposa à Rouen le 1^{er} février 1927 le *Red Star* à la *Garennes-Colombes*.

Très fortement grippé, je rendis à mes camarades le mauvais service de céder à leur désir de me voir à mon poste. Confiant dans la vertu des médecines de cheval, j'avalai avant le match exactement un **tube entier d'aspirine et deux bons verres de cognac**. J'étais, en entrant sur le terrain, à peu près rond comme un Polonais et je peux me vanter d'avoir, ce jour-là, couru pendant une heure et demie à la poursuite d'un ballon absolument insaisissable. Quand nous regagnâmes les vestiaires, battus par 1 but à 0, mes camarades purent tout à loisir, mais un peu tard, penser que je leur aurais été certainement plus utile sur la touche avec un peu moins de cognac dans le ventre et un peu plus de lainage sur le dos.

J'eus droit d'ailleurs à un petit supplément de bonheur dès le lendemain matin. Quinze jours de lit avec la plus charmante petite congestion pulmonaire double qu'on puisse rêver. »

[Paul Nicolas et Vladimir Davidovitch. – *Les secrets du football*. – Paris, éd. Quiry, 1934. – 254 p (p 220)]



Paul Nicolas et Vladimir Davidovitch – *Les secrets du football*, éd. Quiry, 1934

- ◆ Paul Nicolas (France), international de football de 1920 à 1932 (35 sélections). Capitaine du onze tricolore à 18 reprises ; directeur de l'équipe de France de 1954 à 1959
- ◆ Vladimir Davidovitch, entraîneur de football du Stade Français et du CA Paris, années 1930

COMMENTAIRES JPDM – Dans cet ouvrage, figurent plusieurs réclames pour des vêtements, des chaussures, des ballons de foot, mais aussi pour... du cognac. La preuve par l'image (insérée entre les pages 30 et 31)

1928

CYCLISME - Marcel Buysse (Belgique) : boire du cognac et démarrer comme un fou

Six jours de Nice : Georges Berretrot, le célèbre speaker, témoigne sur les habitudes hydriques de l'époque : « Les primes étaient plus importantes que les recettes. Malgré le déficit, les coureurs semblaient prendre plaisir à continuer leur ronde. C'est à Nice que j'ai vu le vieux Marcel Buysse, le cou emmailloté d'une serviette éponge, **boire du cognac au goulot de la bouteille** et démarrer comme un fou dangereux. » [Georges Berretrot. - Minuit, l'heure des primes. - Paris, éd. Fournier-Valdès, 1950. - 371 p (p 337)]

CYCLISME - Henri Ours (France) : un doping naturel

Témoignage du coureur professionnel Henri Ours : « J'ai couru 5 ans. Les deux dernières années à Paris dans l'équipe Alcyon avec André Leducq, et ensuite chez *Dilecta* avec Ferdinand Le Drog. Si dans les classiques je n'ai pas particulièrement brillé, par contre, fin 1928, je gagnais Paris-Bourganeuf devant mon ami Jef Mauclair. Si j'ai gagné ce jour-là, c'est grâce à mon doping habituel et je vais vous révéler mon secret.

Le départ de Paris-Bourganeuf, 370 km, était donné Porte d'Orléans à 1 heure du matin. Il pleuvait et il a plu du départ à l'arrivée et j'ai mis 15 h 31' pour effectuer ce parcours ! A une trentaine de kilomètres de l'arrivée, nous étions deux en tête, Jef et moi, complètement frigorifiés par la pluie et le froid. Pour pouvoir terminer, j'ai fait appel à mon doping. Pour cela je me suis arrêté à un bistrot avec mon bidon en fer blanc de l'époque, contenance d'un demi-litre environ. **J'ai demandé ¼ de fine champagne**, ¼ d'eau bouillante et 20 morceaux de sucre, le tout mis dans mon bidon.

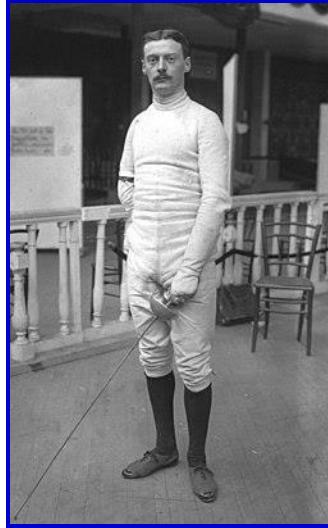
J'avais sûrement perdu 5 minutes mais grâce à ce doping **naturel**, je passais Robert Gerbaud et rattrapais Jef à l'entrée de Bourganeuf, le laissant sur place et je gagnais cette épreuve. La différence de mon doping avec celui utilisé actuellement, c'est qu'après ma douche, je me présentai, à peine marqué par la course, auprès des organisateurs qui m'attendaient pour dîner. Alors qu'avec les drogues actuelles, les comptes rendus sur l'état des coureurs après l'arrivée sont le plus souvent désagréables à lire. Pour en revenir à mon doping, ma ration normale était un bidon de 15 centilitres, moitié fine, moitié café et 10 morceaux de sucre. Je le conservais pour les derniers kilomètres et, durant ma carrière de professionnel, je n'ai avalé que celui-ci, ce qui me permet aujourd'hui, à 76 ans, de continuer à pédaler et à me bien porter. » [Cycliste-Revue, 1979, n° 11, juin, p 3]

ESCRIME – Lucien Gaudin (France) : l'or au fleuret grâce au cognac

1. Récit de Monique Berlioux, journaliste et directrice du CIO : « Lucien Gaudin, il faut bien le dire, fut desservi par sa supériorité même. Champion de France dès 1905, il fut le seul tireur officiellement proclamé « hors classe » de l'escrime française. Cet honneur lui valut des qualifications d'office qui le laissèrent parfois à court de compétition. En outre, à mesure qu'il avançait en âge, il ne cessait de perfectionner sa technique, mais la crainte de ne pas se montrer à la hauteur d'une immense réputation lui ôtait en compétition une

partie de ses moyens, et cela d'autant plus qu'il perdait peu à peu l'habitude du tournoi. Ce fut donc au prix d'un effort surhumain qu'il remporta, enfin, en 1928, et en partie grâce au concours forcené de ses coéquipiers (NDLA : **et du cognac** pour le titre individuel au fleuret), les deux titres olympiques qu'il aurait enlevés avec désinvolture seize ans plus tôt à Stockholm. »

[Monique Berlioux.- D'Olympie à Mexico .- Paris, éd. Flammarion, 1964 .- 795 p (p 144)]



Lucien Gaudin (France)
Champion du monde au fleuret en 1905 ;
champion olympique en individuel au fleuret et à l'épée en 1928 à Amsterdam

2. Flash-back sur la poule finale où Lucien Gaudin, après avoir été mis KO par l'Allemand Erwin Casimir, réussit contre toute attente à s'approprier la médaille d'or au fleuret individuel. Récit d'Alain Giraudo, journaliste au quotidien *Le Monde* : « On s'agitait autour de la piste. Le maigre public a salué avec un enthousiasme suspect la victoire de Casimir. Maintenant, les spectateurs regardent dans un silence hostile les officiels français porter secours à Lucien Gaudin. Il a failli s'effondrer en quittant la piste. On le porte jusqu'au vestiaire. « *Ce n'est pas la peine, je ne pourrai pas continuer, je ne vois plus rien, j'ai du plomb dans les semelles, on m'a coupé le bras.* »

Pendant que Lucien Gaudin s'apitoie sur son sort, on lui a déboutonné le plastron, on l'a allongé sur une table. Il ne voit pas qui lui tient la tête pour lui faire boire un **gobelet d'alcool**.

« **Buvez, Lucien, un peu de cognac**, le meilleur des remontants. »

L'escrimeur a l'impression qu'il avale du feu, il tousse, secoue la tête pour qu'on écarte le gobelet. Il veut de l'air. « *Du calme mon vieux, ce n'est pas un schrapnel que vous avez pris dans la tempe, tout juste un coup avec la garde, et involontaire je crois bien. Allons, allons, un peu de nerf, vous n'êtes pas agonisant que diable, et rien n'est perdu : votre camarade Cattiau vient de régler son compte au boche, tenez-vous bien : 5-0. Vous êtes donc de nouveau à égalité de victoires. Avec un peu de nerf, vous êtes champion olympique directement, au pire il y aura barrage.* »

Gaudin écarte le masseur qui s'activait depuis un moment sur son bras, il demande de l'aspirine.

« *Vous avez mille fois raison. Merci de votre confiance, mes amis, merci à tous de votre aide. J'ai encore un peu mal à la tête, mais avec quelques cachets il n'y paraîtra plus, et je me sens de taille à reprendre le tournoi.* »

[Alain Giraudo.- Les tournants de la gloire .- Paris, éd. Le Monde, 1992 .- 262 p (pp 145-146)]

1932

TENNIS – Martin Plâa (France) : un cognac « placebo » à la caféine

Martin Plâa, le français, remporte le 1^{er} championnat du monde professionnel sur terre battue en battant successivement Ramon Najuch, Hans Nusslein, Albert Burke et le célèbre Bill Tilden.

« Au cours de son très dur dernier set contre A. Burke, Plâa demanda à sa jeune femme, le plus charmant des managers, de lui faire boire **un peu de cognac**. Elle fit mine d'aller en chercher et lui versa dans un verre deux doigts de café avec du sucre. Dans l'ardeur de la bataille, Martin fut persuadé qu'il buvait du cognac et, après le match, on eut beaucoup de peine à le convaincre du contraire. »

[Match l'Intran, 1932, n° 317, 4 octobre, p 2]

CYCLISME - Jean Noret (France) : « L'indispensable digestif »

Témoignage de Francis Pélissier, le sorcier du Derby de la route : « Et Noret ? (vainqueur inattendu de Bordeaux-Paris). Il roulait avec flegme et régularité, sans exprimer le moindre désir, à un point tel que cela en devenait exaspérant :

« Je t'en prie, avais-je fini par demander, *dis-moi quelque chose. N'importe quoi, mais parle !* »

- Que voulez-vous que je vous dise ? avait-il répliqué, tout va bien ! On ne va encore pas me croire, mais le gars Jean a fait toute la course à l'eau sucrée. Soyons tout à fait francs : avec **deux ou trois lampées de cognac** trois étoiles, ce que nous appelions, à Montalet-le-Bois, « l'indispensable digestif ».

[Roger Bastide et André Leducq. - La légende des Pélissier. - Paris, éd. Presses de la Cité, 1981. - 327 p (pp 308-309)]

TENNIS - Jean Borotra (France) : un « petit coup » pour être dans le coup

Témoignage du journaliste Renaud de Laborde : « Jean Borotra avoue avoir été dopé une fois... voici bien longtemps. Il venait de disputer la finale sur courts couverts du championnat de France simple messieurs en cinq sets acharnés. Il devait retourner sur le court peu après, pour la finale du mixte, dans laquelle il était associé à Madame Colette Boegner (née Rosambert). Il était dans un tel état d'épuisement, allongé sur la table de massage, que le médecin de service déclara qu'il ne pourrait jouer. Les dirigeants protestèrent qu'on ne pouvait mécontenter, par son forfait, le nombreux public. Sur leurs instances, il administra un doping à Jean Borotra sous la forme **d'un grand verre de cognac**. Notre basque qui ne buvait alors que de l'eau, rentra sur le court plus bondissant que jamais. De son propre aveu, il disputa les deux premiers sets dans un brouillard euphorique, ne raccrochant la balle, parfois, que par miracle, puis il retrouva une claire vision des choses et fut éblouissant dans les trois sets suivants, ajoutant un nouveau titre à son palmarès. »

[Renaud de la Borderie, But et Club, le Miroir des Sports, 1965, n° 1071, 20 avril, p 4]

COMMENTAIRES JPDM – Déjà en 1922, le *Basque bondissant* avait reçu un coup de pouce revigorant à base de cognac. Rappelons que pendant les Années Folles, le cognac était le stimulant préféré des joueurs de tennis

CYCLISME – Emile Diot (France) : pendant les six jours une fine (cognac) à l'issue de chaque grand repas

Récit du journaliste Félix Lévitain (six jours de Paris) sur l'équipe Diot-Ignat : « Emile Diot commande, Emile Ignat exécute. C'est le capitaine et le fidèle lieutenant. Durant les six jours, toutes les directives viennent de Diot. Les soigneurs ne s'adressent qu'à Diot, les commissaires ne s'en prennent qu'à Diot, les journalistes n'interrogent que Diot. Et Ignat, s'accommode parfaitement de cet état de choses. « A quoi bon réfléchir à deux, s'excuse-t-il, un cerveau suffit s'il convient d'avoir quatre jambes. » (...) Une passion, pour Ignat : les truites. Il en mange plusieurs en vingt-quatre heures, alors que Diot se contente fort bien de tous les plats qu'on lui présente, avec une préférence pour le foie de veau. Et Georges Kaiser, son manager, qui dirige l'une des cuisines des six jours a donné des ordres spéciaux pour la viande de son poulain.

Du café, toujours du café pour Diot, et tenez-vous bien, **une fine à l'issue de chaque grand repas...** Pour Emile Ignat, du sucre à chaque seconde. La table de leur « cagna » est jonchée de petits morceaux de sucre qu'Ignat avale gloutonnement chaque fois qu'il quitte la piste pour s'allonger un moment. »

[in « Six équipes de six jours » .- Match L'Intran, 1938, n° 618, 22 mars, p 8]

FOOTBALL - Karl Hes (France) : le meilleur homme sur le terrain

Témoignage du journaliste « Le Speaker » (un pseudo) : « Le moral était bas, samedi soir, dans l'équipe messine arrivée à Paris. Ignace Kowalczyk avait la grippe et demandait à ne pas jouer ; Karl Hes était pris de violentes douleurs d'estomac.

Le lendemain, au Parc, Ignace Kowalczyk tint honorablement sa place, pour un malade. Quant à Karl Hes, il fut tout simplement le meilleur homme sur le terrain du Parc des Princes, et c'est lui qui permit au FC Metz de se qualifier aux dépens d'Excelsior pour les quarts de finale de la Coupe de France.

Que s'était-il passé ? L'entraîneur messin, l'Anglais M. Maghner, avait remis sur pied Hes en lui

administrant un breuvage composé de jaunes d'œufs battus, de blancs d'œufs battus séparément, de lait bouillant et très sucré, **et de cognac**. Hes but, se coucha, transpira ; mais le dimanche matin, il se sentait en bon état. Hes n'était pas, samedi soir, très rassuré sur l'efficacité de cette potion ; il l'est maintenant, et toute l'équipe messine avec lui. »

[Le Speaker .- Au jour le jour en marge des épreuves : le remède .- Le Miroir des Sports, 1938, n° 989, 8 février, p 15]

1939

CYCLISME - Emile Masson junior (Belgique) : un quart de litre de cognac pour les 100 derniers kilomètres

Témoignage d'Emile Masson junior : « En mars, **ce fut du cognac** qui joua le rôle de supercarburant lors de Nevers-Saint-Etienne, l'étape-calvaire de Paris-Nice.

Ce jour-là, une dizaine de coureurs avaient pris les devants. Ils comptaient quelque quatre minutes d'avance. La pluie se mit à tomber. Antoine Dignef qui roulaît à mes côtés m'avoua :

- *Que cette averse est froide. Je suis frigorifié.*

Je fus surpris. Les conditions climatiques n'étaient pas bonnes, mais non exécrables comme le prétendait mon ami Toone. Son aveu me mit la puce à l'oreille. Me souvenant que, l'année précédente, j'avais gagné la Flèche Wallonne par un temps à ne pas mettre un chien dehors, je pris la tête du peloton. Celui-ci capitula rapidement et force me fut de me lancer, en solitaire, à la poursuite des leaders.

Au contrôle de ravitaillement de Roanne, je dus mettre pied à terre pour prendre ma musette dont le contenu, à l'exception d'un bidon de café sucré et additionné d'une bonne dose de cognac, alla au fossé... (...) La neige tombait à gros flocons. Un concurrent suivait à une cinquantaine de mètres. Je pris néanmoins le parti de l'attendre. C'était Maurice Archambaud. Sans échanger une parole, nous prîmes le parti de nous relayer en effectuant chacun quelque deux cents mètres au commandement. Il faisait un froid de canard. Dans les descentes, la neige gelait entre les dentures des roues libres. Au bas de chacune de ces descentes, nous devions donner plusieurs coups de pédale afin que la chaîne brisât la glace ! Pour sauver l'épreuve, les directeurs sportifs furent autorisés à nous ravitailler du bord de leur voiture respective. Pour ma part, j'ai parcouru les 100 derniers kilomètres en avalant une quarantaine de morceaux de sucre et un quart de litre de cognac. Le cognac était « brûlé » directement. Il n'avait pas plus de saveur que l'eau. Il ne fut sûrement pas responsable de la chute que je fis dans la plongée en direction de Saint-Etienne. Il s'agissait simplement d'une maladresse en coupant des rails de tramway. Archambaud, lui, ne tomba pas. Quand je repris la route, mon retard se chiffrait à plusieurs centaines de mètres.

Or, l'ami Maurice n'était autre que le recordman de l'Heure. Il savait ce que voulait dire pédaler en solitaire. Malgré ma supériorité au sprint, la victoire m'échappa. Durant 5 kilomètres environ, je ne parvins pas à grignoter un seul mètre de mon retard. C'est alors que Paul Meunier, du service des courses « Alcyon » et ami de mon père, entra en action. Comme il n'était pas question que la voiture pilotée par Ludovic Feuillet vint à ma hauteur pour m'assurer un quelconque abri, Paul Meunier se coucha dans le garde-boue avant de la voiture et me hurla dans le dos :

- *C'est dans la poche, Emile ! Tu vas gagner à Saint-Etienne. Pense à ton père et à ta mère. Ils écoutent la radio. Pense à leur joie quand ils vont entendre que tu as battu Archambaud au sprint. Vas-y mon gars ! C'est dans la poche ! Ce que papa et maman Masson vont être heureux...*

Ces encouragements me firent l'effet d'une décharge électrique. Ils galvanisèrent mes dernières énergies. Paul Meunier eut le dernier mot. Je rejoignis Archambaud et le battis largement sur la piste en cendrée de Saint-Etienne. Pour situer le martyre enduré par les rescapés, il suffit de rappeler que Frans Bonduel termina troisième à 8 minutes et 22 secondes. Quant à Georges Naisse, classé septième, il y avait 22 minutes et des poussières que j'étais descendu de machine quand il coupa la ligne d'arrivée. Au lendemain de cette victoire, une conclusion s'imposait. Sans més估imer la valeur et les propriétés du cognac, je convins, comme me l'avait toujours dit mon père, que le meilleur doping était celui qui agissait sur le moral. Celui qui, en agissant sur l'esprit et les centres nerveux, permettait à l'athlète de se surpasser. »

[Emile Masson Jr.- Mon père et moi, Francs Masson du cyclisme belge .- Bruxelles (BEL), éd. Arts et Voyages, 1973 .- 105 p (pp 41-42)]

1947

TAUROMACHIE - Luis Miguel Dominguin (Espagne) : « Un fond de verre de cognac »

Récit de l'écrivain Castillan Antonio Diaz-Cañabate : « Et il commença à s'habiller en torero avec la même tranquillité que s'il eût été un touriste s'apprêtant à aller visiter l'Alhambra. Quand il ne lui resta plus qu'à endosser sa veste, il demanda une tasse de café. Le valet d'épée apporta également **une bouteille de cognac**.

- Bois-en un verre, me proposa Luis Miguel (plus connu sous le nom de Dominguin, l'un des plus célèbres toreros de l'histoire des corridas). Il est remarquable. L'on m'en a offert quelques bouteilles l'autre jour à Nîmes. Lui-même s'en fit servir un fond de verre qu'il savoura lentement. Le téléphone sonne encore une fois. Pour annoncer que la voiture est en bas, devant la porte. Luis Miguel prie un instant devant quelques images de piété posées sur la table de chevet. Nous sortons. Devant la porte de l'hôtel, de nombreux étrangers, hommes et femmes, entourent la voiture du torero, déjà occupée par la cuadrilla. »
[Antonio Diaz-Cañabate.- Le monde magique des toreros .- Paris, éd. Flammarion, 1955 .- 282 p (p 272)]

1951

ALPINISME – Jean-Jacques Languepin (France) : journaliste, cinéaste, alpiniste fait partie de l'expédition française à la Nanda Devi, témoigne de la présence du cognac comme viatique des ascensionnistes

« 26 juin 1951 - Dès le matin, au camp de base, ambiance à la fois effervescente et inquiète d'une veillée d'armes. Une invisible frontière naît, et nous sépare de Roger Duplat et de Gilbert Vignes (Ndlr : les deux grimpeurs sélectionnés pour l'assaut final de la Nanda Devi, 7 816 m). Eux n'ont plus que le souci de préparer la charge qu'ils vont emporter. Ils le font avec minutie, soupesant chaque objet, essayant de multiples arrangements de gants et de chaussettes. Une décision est prise, encore que ce ne soit pas de cœur léger : pas de poste de radio pour la traversée. Louis Payan (Ndlr : chirurgien de l'expé) prépare une trousse médicale : somnifères, excitants cardiaques et respiratoires, coramine. Duplat et Vignes ne sont guère d'accord sur les vivres et ils entament une discussion hargneuse qui dure une partie de la matinée. » (pp 168-169) « Sous la grande tente du camp de base la veille de l'assaut, on ouvrit une bouteille de cognac non pour porter des toasts mais pour sentir glisser en soi l'engourdissement chaleureux » (p 175) Le médecin de l'expédition Louis Payan donne les derniers conseils aux deux grimpeurs prêts à enchaîner les camps d'altitude :

« Roger Duplat, reprend Payan, ne forcez pas, ne montez pas trop vite, buvez beaucoup, tâchez de dormir, vous avez des somnifères...

- Je sais, en bouffant tout d'un coup, il y a de quoi en finir ...

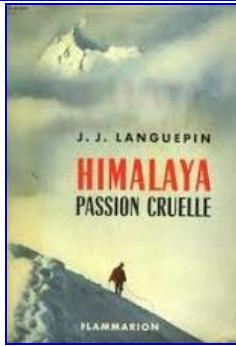
- Si vous respirez mal, vous avez ce qu'il faut : coramine, pouvez y aller ; quant au reste tu sais ce qu'on dit.

- Tu ne fais rien comme tout le monde, ajoute Jean-Jacques Languepin : tâchez au moins de coucher au camp 1 ; je vous filmerai demain matin ; je ne partirai pas avant une heure, je ne suis pas prêt. » (p 178) Après avoir quitté le camp 1 : « Duplat fut frappé d'entendre les battements de son cœur prodigieusement accélérés et il eut la sensation d'étouffer. Vignes serrait les dents et chacune de ses expirations évoquait un bruit de forge. Ils levèrent la tête et virent tout proche Da Namgyal qui, devant les tentes du camp I, leur adressait des gestes. Bientôt, ils étaient assis devant le thé que le sherpa avait préparé pour le *barah sahib*. Ils croquèrent une des tablettes blanches que le docteur leur avait recommandées et ils eurent très vite une sensation de soulagement et même d'euphorie. » (p 180)

COMMENTAIRES JPDM – Tablettes, ici synonymes de comprimés qui sont très probablement à base d'amphétamines - stimulants/euphorisants - omniprésentes dans les pharmacies des grimpeurs des années 1950-1970.

« 28 juin. Camp II. - Le soleil se leva déjà voilé de brume et tous eurent la même pensée : le temps allait changer (...) Très tôt, alors que le soleil ne frappait pas encore le camp, Duplat avait risqué dehors un coup d'œil pour s'assurer du ciel, puis il s'était endormi. Maintenant, il bougeait, et sans être sorti de son sac de couchage, il glissait une allumette sous le réchaud que Vignes venait de remettre d'aplomb. Une minuscule **gourde de cognac** traînait dans la tente ; il en prit une lampée qu'il tint longtemps entre la langue et le palais. Il se sentit réchauffé et complètement éveillé. » (p 18)

[Jean-Jacques Languepin. – Himalaya, passion cruelle. – Paris, éd. Flammarion, 1955. – 234 p]



Jean-Jacques Languepin – *Himalaya, passion cruelle*, éd. Flammarion, 1955.

JEU A XIII - Puig-Aubert (France) : siffle « trois étoiles » et passe six buts

Témoignage du journaliste Roger Couderc : « Alors que je prenais le café à la buvette du Parc avec quelques amis journalistes, Puig-Aubert se pointa en survêtement pour déposer à la caisse deux invitations destinées à deux copains de Carcassonne. C'était une demi-heure avant le coup d'envoi et comme l'un d'entre nous commandait les digestifs, il dit de sa voix rauque et gouailleuse :

- *C'est toujours la même chose, les joueurs trinquent mais ce sont les journalistes qui dégustent. Vous pourriez au moins m'offrir le verre de l'amitié.*

- Si le coeur t'en dit, c'est ma tournée, dis-je.

- *Mettez-moi un cognac*, demanda-t-il au garçon, *il faut profiter des bonnes occasions. Avec le froid qu'il fait, il faut prendre un peu d'anti-gel pour tenir le coup !*

Il siffla d'un trait son « trois étoiles » et partit en riant de nous avoir sidérés. Je ne sais si pendant le match il vit quatre poteaux, mais il passa six buts dans son après-midi ! »

[Roger Couderc. - *Adieu, les petits !* . - Paris, éd. Solar, 1983 . - 254 p (p 138)]

1953

ALPINISME – Walter Bonatti (Italie) : dans la face nord de la Cima Ovest (Dolomites orientales)

Walter Bonatti témoigne : « *En moins d'une heure nous sommes au pied de la face nord. Deux autres heures seront consacrées aux préparatifs. Et finalement nous attaquons, emportant avec nous : des vivres pour trois jours, des tablettes de Méta [combustible pour les petits réchauds], deux sacs de couchage en toile caoutchoutée, des moufles en laine, des chaussettes de recharge, deux passe-montagnes, une trousse de premiers secours, une gourde d'eau d'un litre et une autre, toute petite, de cognac (...)*

Walter est avec son coéquipier Carlo Mauri dans l'ascension de *La Cima Ovest* . Ils s'apprêtent à passer quelques heures à bivouaquer dans la paroi inhospitalière :

« *Vers 6 heures du soir nous nous assurons à l'intérieur de la fameuse niche blanche où, nous passerons la nuit. En réalité cette niche blanche est une si petite terrasse qu'elle ne nous permet que de rester assis côte à côte, solidement assurés à une paire de pitons, les pieds pendant dans le vide. Ainsi nous est revenu cet optimisme qui au cours de la dernière heure, alors que la nuit approchait déjà, avait un peu faibli. Ici, toutefois, pas la moindre trace de neige à faire fondre pour nous désaltérer. Nous devons nous contenter de sucer quelques morceaux de sucre humectés de cognac.* »

[Walter Bonatti. – *Montagnes d'une vie.* – Paris, éd. Arthaud, 1997. – 401 p (pp 55 et 57)]

Epilogue : Bonatti et Mauri réussissent le 24 février 1953 à 12 heures 30 la première hivernale de la *Cima Ovest*

COMMENTAIRES JPDM – On a l'impression que Bonatti ne veut surtout pas que le lecteur assimile le cognac à du dopage : on a droit à une toute petite gourde de cognac et quelques morceaux de sucre humectés de l'eau de vie des Charentes.



Walter Bonatti (Italie)

Grimpeur d'exception ayant ouvert de nombreuses voies en solo l'hiver.
Il faisait partie de l'expédition victorieuse au K2 (8 611 m) le 31 juillet 1954

1955

ALPINISME – Walter Bonatti (Italie) : première en solo en août du pilier sud-ouest du Petit Dru avec l'aide... d'un petit flacon de cognac

« Il se présente bien, ce premier bivouac ! Je suis trempé jusqu'aux os, blessé à la main, sans corde, et par-dessus le marché cloué au glacier, cible de choix pour tout ce qui peut tomber d'en-haut. Mais ce n'est pas tout : je suis également à court de vivres. Hier soir j'ai dû jeter une bonne moitié de la nourriture que j'avais déjà limitée à mon départ. La faute en revient à un maudit piton qui, mal placé dans le sac, a percé le bidon en matière plastique contenant l'alcool à brûler. Le liquide s'est répandu, et a gâté les vivres. Il ne m'est resté que deux paquets de biscuits, un tube de lait concentré, quatre portions de fromage, une boîte de thon et une autre de pâté de foie, quelques morceaux de sucre, une poignée de fruits secs, **un petit flacon de cognac** et deux boîtes de bière. Bien maigre viatique, en vérité, pour un tel voyage. »

[Walter Bonatti. – Montagnes d'une vie. – Paris, éd. Arthaud, 1997. – 401 p (p 115)]



Walter Bonatti – Montagnes d'une vie, éd. Arthaud, 1997

1958

FOOTBALL – Raymond Kopa (France) : « Un petit verre de cognac à la mi-temps »

« Assistant au match Angers-Valenciennes, Raymond Kopa a retrouvé avec plaisir Léon Desmenez, qui a entraîné le Stade de Reims, alors que lui était devenu membre du comité directeur du club champenois. Evoquant l'insuffisance de réactions des Angevins contre VA, Kopa, non sans humour, lança à Claude Voloviec, directeur sportif du SCO : « Il fallait leur donner un petit remontant à la mi-temps. »

Et de révéler : « Au Real Madrid, certains joueurs **avalaien un petit verre de cognac à la mi-temps**. » Inutile de nous dire que cela sidéra le vice-président du SCO, le docteur Jacques Tondut. »

[L'Équipe, 16.11.1982]



Crédit photo : *L'Equipe*

Raymond Kopa (France)

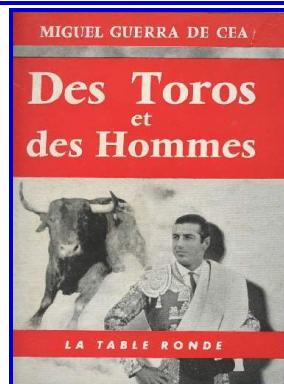
Footballeur international de 1952 à 1962 (45 sélections) – Ballon d'Or en 1958

1960

TAUROMACHIE – Matador : « Qu'un café-cognac avant la corrida »

Témoignage du journaliste spécialisé Miguel Guerra de Cea : « Une heure et demie avant la corrida, après le simple bouillon du déjeuner, le matador ne prend qu'un **café-cognac**. »

[Miguel Guerra de Cea. - Des toros et des hommes .- Paris, éd. La Table Ronde, 1960 .- 252 p (p 45)]



Miguel Guerra de Cea - *Des toros et des hommes*, éd. La Table Ronde, 1960

1965

FOOTBALL - Robert Wurtz (France) : « Une petite rasade avant certains matches »

Témoignage de l'arbitre international Robert Wurtz : « Garder la tête froide, savoir répondre quand on discute vos décisions, se montrer ferme et sûr de soi, c'est à cela qu'il me fallait désormais m'employer. Je devais réussir pour ne pas être catalogué comme arbitre intellectuel mais trop mou. J'avoue aujourd'hui qu'à l'idée d'être confronté à de vieux renards, je n'en menais pas large. Il m'est même arrivé avant certains matches de promotion d'honneur d'avaler **une petite rasade de cognac**, d'en imbiber deux sucres que je croquais, tout simplement parce que j'avais peur des joueurs et que je craignais de ne pas être à la hauteur. J'avais besoin de m'émostiller un peu pour trouver le courage d'aller au combat. C'était comme ça, je me sentais encore un peu trop tendre pour me faire respecter. Plus tard, pour les matches nationaux ou internationaux, je gardai cette habitude. »

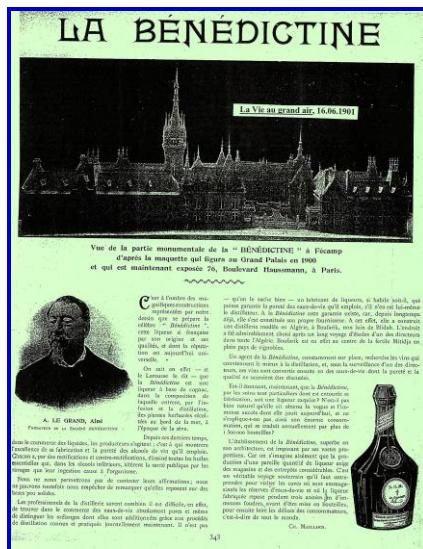
[Rober Wurtz. - Au coeur du football. 25 ans d'arbitrage .- Paris, éd. R. Laffont, 1990 .- 251 p (p 75)]

1967

CYCLISME – Tom Simpson (Grande-Bretagne) : le coup de pouce mortel du cognac

L'ancien champion du monde Tom Simpson, s'écroule sur les pentes du Ventoux le 13 juillet, victime d'un collapsus cardiovasculaire. Alors qu'il faisait une chaleur étouffante, le Britannique a augmenté dangereusement les risques en associant à l'effort maximal sous forte température la prise d'amphétamines (Tonédon[®]), l'absorption d'un verre de pastis et une grande rasade de cognac.

Témoignage de Jacques Lohmuller, chef des services sportifs du Tour de France de 1963 à 1977 : « J'étais au bas du Ventoux, avant l'ascension, et j'attendais le passage des coureurs tout près d'un bar. Ils avaient



La Vie au Grand Air, 1901, n° 144, 16 juin, p 343



Le Sport universel illustré, 12.04.1903

1908



La Vie au Grand Air, 1908, n° 521, 12 septembre, hors texte p 2

1913



La Vie au Grand Air, 1913, n° 763, 03 mai, hors texte p 2

1934



In "Les secrets du football" par Paul Nicolas, éd. Quiry, 1934
(hors texte, entre les pages 30 et 31)

1951



1983

Bénédictine: une histoire

Vers 1510, le moine Dom Bernardo Vincelli, Italien né à Venise, élabora et composa, après de patientes herborisations, un « élixir bénédictin » aux vertus médicinales.

« Foy de Gentilhomme, onques n'en goûta de meilleure ! » s'exclama le roi François 1^{er}, après avoir dégusté la succulente liqueur que lui avaient offerte ses hôtes, en 1534, lors de sa visite à l'abbaye de Fécamp, l'un des hauts lieux de Normandie depuis le Moyen Age.

La formule de ce merveilleux cordial fut conservée précieusement par les moines, qui se transmettaient, de siècle en siècle, le secret de sa fabrication.

Lorsque la tourmente révolutionnaire éclata en 1790, les moines furent chassés, et le monastère qui se trouvait autour de l'église abbatiale actuelle fut détruit en grande partie.

La formule du précieux élixir avait été, fort heureusement transcrise sur un livre de recettes faisant partie d'archives qui furent transmises à la famille Le Grand.

C'est en 1863 que Alexandre Le Grand, négociant et chercheur fécamois, rénova la formule et donna à cette liqueur retrouvée le nom de « Bénédictine ».

Très rapidement, « Bénédictine » connut le succès. A tel point que l'Empereur Napoléon III délivra à Alexandre Le Grand aîné un brevet de fournisseur de la Cour Impériale, aujourd'hui conservé avec soin au musée.

Afin de se donner les moyens de poursuivre le rapide développement de sa liqueur, Alexandre Le Grand crée, le 2 février 1876, la Société Anonyme Bénédictine, distillerie de la liqueur de l'ancienne abbaye de Fécamp.

Le 30 juin 1895, les nouveaux bâtiments de la Bénédictine, édifiés pour remplacer ceux détruits par un incendie, sont inaugurés.

Alexandre Le Grand mourut le 20 mai 1898, après avoir donné une impulsion décisive à son entreprise.

L'Equipe, 04.07.1983